

## **Les battoirs**

### **(années 40/50)**

Étant gamins, nous étions heureux de voir arriver ces convois exceptionnels : le tracteur tirant la grosse batteuse à laquelle était accrochée la presse, suivie de la remorque transportant des fûts de carburant et quantité de matériels pour le fonctionnement de ces engins.

Ce convoi circulait lentement, à l'allure d'un piéton et c'était bruyant ; les roues de la batteuse et celles de la presse étaient entièrement métalliques. Un bouquet de fleurs était attaché en haut et en avant de la batteuse ; il avait été mis en place la veille, à l'issue du dernier battoir, dans le village précédent.

Deux ou trois entrepreneurs de battage proposaient leurs services aux cultivateurs du village. Ceux-ci s'inscrivaient, bon nombre pour une demi-journée, quelques-uns pour une journée entière.

Trois personnes accompagnaient ces engins : un chef d'équipe et deux ouvriers. Hormis ces deux ouvriers, le cultivateur qui recevait la batteuse était aidé par une dizaine de cultivateurs ; l'entraide fonctionnait parfaitement.

Les engins étaient installés en fin de journée pour le lendemain, ou pendant la pause de midi pour l'après-midi.

La presse était introduite au fond de la grange. La batteuse, amenée au plus près de l'entrée de grange, était mise en place manuellement ; les ouvriers se servaient de grands leviers en bois, munis d'une partie métallique recourbée, qui étaient actionnés à l'arrière des roues.

Quand la bonne position était trouvée, par rapport à l'arrivée des gerbes, la batteuse était calée. Elle devait être parfaitement horizontale. Chaque roue était légèrement soulevée avec un cric et reposée sur une cale réglable. La presse était positionnée à l'avant de la batteuse, selon la longueur de la courroie qui les reliait.

Le cultivateur installait un petit plancher entre le « souilli » (plafond de l'écurie et 1<sup>er</sup> étage de la grange), lieu où les gerbes allaient tomber, et le haut de la batteuse ; il évitait tout risque d'accident et facilitait le passage des gerbes.

Pour le fonctionnement de la batteuse, la répartition des tâches était la suivante :

- Un sur le tas de moisson : jeter les gerbes une à une, suivant les rangs faits à la rentrée de la moisson, et en respectant la cadence ;
- Un sur le plancher, au pied du tas de moisson, dans un espace réduit : jeter sur la batteuse la gerbe qui était tombée, souvent sur son dos !

- Un sur la batteuse : chercher l'extrémité du lien métallique, le décrocher et jeter sur la batteuse la gerbe en l'étalant au mieux ;
- Un autre, tout près de lui : position de tout repos, mettre les liens dans un van, tous dans le même sens, évitant d'y ajouter de la paille. Habituellement, ces trois personnes changeaient de poste, selon une durée convenue, afin que chacun bénéficie de moments de repos ;
- Un était debout sur une petite plateforme, à côté de la batteuse : il éparpillait la moisson en la poussant vers l'ouvrier chargé de l'introduire dans la machine ;
- Deux étaient « aux sacs ». Le grain arrivait dans un coffre, à l'arrière de la batteuse. Il comportait deux ouvertures où étaient accrochés les sacs. Dès que l'un était plein, il était balancé sur l'épaule de l'un d'eux. En principe, il le transportait dans une pièce, au premier étage de la maison ; les sacs étaient déversés dans les greniers qui y étaient installés.
- Trois hommes étaient « à la paille », en principe des anciens. L'un, à l'arrière de la presse, enfourchait la botte qui en sortait, la jetait sur le « souilli » ; elle était reprise et jetée sur le tas de paille pour être rangée correctement.

Un ventilateur envoyait l'enveloppe des grains, la « pousse » dans une bonne longueur de tuyaux pour être stockée dans un coin de la cour. Quand la grange était débarrassée du matériel, il fallait monter la « pousse ». Un grand drap, de grosse toile, était demandé à la maîtresse de maison. Tenu aux deux extrémités de la longueur, il était rempli de pousse à l'aide d'un râteau ; il était transporté sur le souilli pour y être vidé.

Mon parrain, qui m'avait recueilli étant gamin, avait une petite santé ; il ne pouvait travailler dans la poussière. Chaque année, pour les battoirs, il se faisait remplacer par un jeune qui était rétribué ; les candidats étaient nombreux. Alors que j'avais 14 ans, mon parrain a pensé que je pouvais le remplacer ; j'en étais content. J'ai travaillé à mon premier battoir, en tenant facilement le poste qui m'était attribué ; c'était le début d'une longue série !

Après des heures à transpirer dans la poussière, une grande toilette était bien nécessaire, mais pas de confortable salle de bains.

Un seau d'eau avait été exposé au soleil durant la journée, un peu de savon et dans l'intimité d'un WC au fond de la cour, le grand nettoyage pouvait s'effectuer.

Ces journées de battoir sont de bons souvenirs. L'ambiance était bonne, chacun tenait correctement sa place. Les repas, copieux et de qualité, étaient fortement appréciés.

Maurice Barbier

La Marre

Novembre 2011

## Les battoirs (années 40/50 /

Étant gamins, nous étions heureux de voir arriver ces convois exceptionnels : le tracteur tirant la grosse batteuse à laquelle était accroché la presse, suivie de la remorque transportant des fûts de carburant et quantité de matériels pour le fonctionnement de ces engins.

Ce convoi circulait lentement, à l'allure d'un piston et c'était bruyant ; les roues de la batteuse et celles de la presse étaient entièrement métalliques. Un bouquet de fleurs était attaché en haut et en avant de la batteuse ; il avait été mis en place, la veille, à l'issue du dernier battoir dans le village précédent.

Deux ou trois entrepreneurs de battage proposaient leurs services aux cultivateurs du village, ceux-ci s'intervenaient, bon nombre pour une demi-journée, quelques-uns, pour une journée entière.

Trois personnes accompagnaient ces engins : un chef d'équipe et deux ouvriers. Hors-mis ces deux ouvriers, le cultivateur qui recevait la batteuse était aidé par une dizaine de cultivateurs ; l'entraide fonctionnait parfaitement.

Les engins étaient installés en fin de journée, pour le lendemain, ou pendant la pause de midi, pour l'après-midi.